

MAS MATEN : LA MÉMOIRE AU LEVER DU JOUR

SAMEDI 14 FÉVRIER, À L'AUBE.

Aux premières lueurs du jour, des milliers de carnavaliers se rassemblent pour le Mas Maten, le défilé matinal emblématique du carnaval guadeloupéen. Ici, pas de chars sophistiqués, pas de déguisements élaborés, mais seulement des corps enduits de gwo siwo, des tambours a-po qui battent sans relâche, et une foule qui suit le rythme jusqu'à midi.

Le terme Mas désigne à la fois le groupe de carnavaliers et le déguisement, tandis que Maten signifie « matin » en créole. Ce rituel marque symboliquement le début des grands jours carnavalesques, dans une énergie collective brute.

LA FÊTE COMME SCÈNE POLITIQUE

Ce qui frappe, au Mas Maten, ce sont les figures du Mas Kongo et du Mas Karayib. Le premier traverse les rues le corps noirci de sirop de canne, le second mobilise d'autres références aux populations amérindiennes et aux héritages caribéens. Ces esthétiques ne sont pas accidentelles mais elles font écho à l'histoire de notre île, marquée par la colonisation, l'esclavage et les déplacements forcés de populations.

Par le regard et les gestes des carnavaliers, cette mémoire coloniale, longtemps absente des archives écrites du côté des dominés, s'inscrit dans les corps et dans la rue.

Le gwo siwo renvoie à l'économie sucrière des plantations et les références caribéennes rappellent que l'histoire guadeloupéenne ne commence pas avec l'arrivée des Européens.

Dans cette mise en scène festive, on reconnaît l'un des apports de l'anthropologie politique développée par Georges Balandier : la culture n'est pas une simple expression esthétique, elle constitue un terrain où se jouent et se rejouent les rapports de pouvoir et les héritages historiques. Le carnaval ne suspend pas totalement l'ordre social, mais en révèle les traces et les tensions.

Au Mas Maten, la société guadeloupéenne ne renonce pas à son passé : elle le porte, le transforme et l'expose publiquement. Les corps noircis par le sirop, les références amérindiennes ou africaines ne relèvent pas d'un simple folklore, mais d'une mémoire incarnée, une mémoire qui dit l'exploitation, mais aussi la résistance et la dignité.



Les approches postcoloniales permettent de comprendre que ces figures carnavalesques ne sont pas neutres. Elles traduisent des rapports de domination inscrits dans l'histoire tout en étant réappropriées comme pratiques culturelles vivantes.

Le Mas Maten ne se limite donc pas à une simple festivité matinale, c'est un espace où l'héritage colonial se rend visible, où les corps deviennent des archives vivantes, et où la collectivité raconte son histoire au rythme des tambours et des corps en marche.

